

À LA MANIÈRE....



Lire. Écrire. Il m'a semblé que le pastiche, une des formes ludiques de l'intertextualité, permettait de réunir ces deux activités. Il faut avoir bien lu un roman pour tenter d'imiter le style de son auteur.

J'ai donc demandé aux élèves du cours *Aspect critique de la création littéraire* d'écrire un texte à partir d'observations faites au cégep ou dans un lieu à proximité : un court récit, assez neutre, une action simple, un univers familier. Tous l'ont fait. Ce texte a été le matériau qui leur a permis de s'exercer à l'art délicat du pastiche. Cela provoque parfois de joyeux décalages entre le récit et l'expression, ce qui n'enlève rien, au contraire, à l'intérêt de la démarche.

Le style d'un écrivain évolue au fil des livres et du temps. C'est pourquoi, nous parlons, ici, d'imiter la manière de romans particuliers : *Mrs Dalloway*, de Virginia Woolf, *Le Ravissement de Lol.V.Stein*, de Marguerite Duras et *Pays sans chapeau*, de Dany Laferrière.

Hommage aux écrivains étudiés, ce *Cœur double* témoigne aussi du plaisir d'écrire.

Anne-Marie Cousineau  
Professeure



**...de Mrs Dalloway**

**Justine Boulanger**

*Miss Maude*

**Mylène Gahery St-Gelais**

*L'attente*

**Anne-Sophie Joubert**

*La pièce de deux dollars*

**Chloé Leclerc-Gareau**

*La femme au foulard*

**Jonathan Mousseau**

*Barbe et Jonquille*



**Justine Boulanger**

### **Miss Maude**

Ah! non, ce n'est pas vrai, je n'aurai jamais le temps d'aller à l'ordinateur! pensa Maude en arrivant à la bibliothèque. Elle souhaitait prendre ses courriels pendant sa pause, mais elle ne voulait pas attendre. Elle a continué son chemin, chantant silencieusement les paroles de son nouveau CD d'Ariane Moffatt. Elle prit une gorgée de café froid et grimaça, se disant qu'elle devrait aller le jeter au plus vite. En se retournant brusquement, elle s'enfargea dans son foulard. Non, mais, bravo, félicitations, Maude! Encore une fois, tu as réussi à faire une folle de toi! Elle se releva et vit que la file d'attente s'était allongée. Elle s'arrêta à un comptoir pour ranger dans son sac tout ce qu'elle pourrait échapper lors d'une prochaine chute. Elle décida d'aller chercher *L'écume des jours*, qu'elle devait lire pour son cours de français. Elle s'assit pour commencer sa lecture, mais fut distraite par l'arrivée de J-F. S'il pense avoir le temps d'écrire son texte avant le cours, il rêve. Il ne s'arrêta pas, mais elle prit son hochement de tête comme une salutation. Elle se remit à sa lecture, se balançant au rythme de la batterie de Nickelback. Du coin de l'œil, elle aperçut un groupe de gens sortir. Les cours recommençaient, déjà. Elle n'a même pas eu le temps de faire quoi que ce soit.

**Mylène Gahery St-Gelais**

## **L'attente**

Il était tout juste 10 h 46 lorsque Clara entra dans la bibliothèque vêtue d'un petit chemisier aux motifs floraux et d'une longue jupe de coton turquoise. Elle bouscula quelques étudiants sur son passage en se dirigeant vers les ordinateurs. Pourquoi n'y en avait-il aucun de libre pour elle ? Elle s'installa derrière deux filles pour attendre que quelqu'un libère l'un des postes informatiques. La plus grande des filles jeta un coup d'œil à Clara : la jupe de Clara était jolie.

Pourquoi me regarde-t-elle ? se demanda Clara en utilisant l'élastique qu'elle avait autour du poignet pour attacher ses cheveux. Sa montre sonna 11 h et aucun ordinateur n'était encore libre. Tous ces gens dans la file avaient tellement l'air étrange. Vingt minutes plus tard, elle sortit de son sac un crayon Bob L'éponge. Je n'arrive pas à croire que j'ai encore ce crayon offert, pour mon huitième anniversaire, par ma meilleure amie, aujourd'hui déménagée aux États-Unis, pensa-t-elle. Ce crayon, comme un fil invisible lui donnait l'impression d'être toujours reliée à cette amie qui avait à elle seule peuplé son enfance. Elle écrivit quelques mots dans un cahier, puis le rangea. Clara, martelant le carrelage de son pied, se sentit épuisée : le temps passait trop vite et le cours allait commencer. Elle regarda pour une dernière fois sa montre avant de quitter la bibliothèque rapidement.

**Anne-Sophie Joubert**

### **La pièce de deux dollars**

Un homme, vêtu avec classe, lisait le journal : pantalon gris foncé, veston de même couleur et serviette noire, en cuir, à la main. Il était assis sur le banc circulaire au métro Berri-UQAM, tout près d'un poste de surveillance d'où entraient et sortaient fréquemment des policiers. L'homme referma son journal, le plaça sous son bras, regarda autour de lui et se leva. Il ne faudrait tout de même pas arriver en retard au rendez-vous avec sa sœur. Il y avait si longtemps qu'ils ne s'étaient pas vus. Elle était de passage au pays et il n'était pas question qu'il la manque. Interprète... Un métier qui la tenait occupée et souvent éloignée.

Il n'entendit pas la pièce de deux dollars, tombée de sa poche, rebondir à l'endroit exact où il était assis un instant plus tôt. Un mendiant en jean, portant des bottes sans lacets et un imperméable, trouva la pièce de monnaie. Eh bien, se dit-il, c'est mon jour de chance ! Dire qu'il y a des gens qui peuvent se permettre de perdre de l'argent comme ça, sans même qu'ils ne s'en rendent compte. Il se mit à chanter et à danser. Des passants l'observèrent un instant, se moquèrent de lui et continuèrent leur chemin. « Comment se fait-il que des hommes comme lui ne soient pas pris en charge par la société ? » demanda une dame en complet à l'homme qui l'accompagnait. Sans le vouloir, le clochard alerta les agents de sécurité, qui le prièrent de bien vouloir baisser le ton. Le mendiant se mit en colère et cria des insultes. « C'est vrai, on ne sait jamais, il pourrait être dangereux », rétorqua l'homme en question. « On ne peut pas savoir à quoi s'attendre, avec des gens qui errent de cette manière... »

Les agents prirent le clochard par le bras et le menèrent au poste de sécurité. Il se débattit, essaya de se défaire de leur emprise ; il ne contrôlait plus du tout ses gestes. Il lança la pièce de deux dollars, jusqu'alors bien serrée au creux de son poing, qui aboutit dans l'étui à guitare d'un musicien installé non loin de là.

## **Chloé Leclerc-Gareau**

### **La femme au foulard**

Émilie Dubois se dit qu'elle irait déjeuner ailleurs, car il y avait bien trop de monde dans sa cuisine. Sa colocataire avait donné une fête la veille et, ce matin, plein d'inconnus se réveillaient et fouillaient dans ses armoires. Il faisait froid dehors et ce fut bon de se réfugier dans la chaleur réconfortante du Presse Café. Se dirigeant vers le comptoir, elle se demanda ce qu'elle prendrait. J'espère qu'ils ne feront pas brûler les rôties, comme chaque fois, pensa-t-elle en donnant sa commande à la serveuse. Elle songea à sa colocataire. Au début, elles s'entendaient bien, c'est pour cette raison qu'elles avaient décidé d'habiter ensemble. Mais Émilie Dubois allait à l'université et son amie, qui travaillait déjà, ne comprenait pas son besoin du silence pour l'étude... Alors, Émilie Dubois venait faire ses travaux dans ce café. Son expresso arrivé, elle le prit et se tourna vers les tables. Laquelle choisir ? Elle voulait un endroit calme, mais le fond était déjà rempli. Elle avait l'habitude de s'installer sur une banquette ; malheureusement, ce jour-là, elles étaient toutes occupées. Elle goûta son café : horrible. Elle se dirigea donc vers le comptoir pour ajouter le lait et le sucre qu'elle avait oublié d'y mettre. Le café n'avait pas si bon goût, mais ça faisait du bien d'en boire. Elle choisit finalement une place près de la porte, mais quelqu'un entra et le courant d'air qu'elle reçut la fit changer d'idée. Près des banquettes, elle serait mieux : si quelqu'un partait, elle pourrait prendre sa place. Elle sortit ses cahiers, même s'il était difficile de travailler avec la nuit écourtée qu'elle avait passée. Elle prit une autre gorgée de café pour se réveiller. La serveuse arriva et Émilie constata sans surprise que les rôties étaient brûlées. Émilie Dubois les mangea en regardant la chaise vide en face d'elle. Qu'il était bon d'être seule ! pensa-t-elle.

**Jonathan Mousseau**

## **Barbe et Jonquille**

Barbe était serveur au Presse Café de la rue Saint-Denis. En ce mardi de la mi-février, rien ne lui aurait fait plus plaisir que de rester chez lui. Au lieu de cela, il devait travailler. Est-ce que la vie rimait à cela ? se demandait Barbe. Être victime d'un code vestimentaire et faire constamment semblant d'aimé servir quiconque pour avoir de l'argent, en fin de compte. Si ça ne dépendait que de lui, l'argent n'existerait pas, mais il n'avait pas conçu la société dans laquelle il vivait, ici, à Montréal.

Il était exactement quatre heures à sa montre lorsque Jonquille entra dans le café. Elle devait encore attendre, se dit-elle. Peu importe où elle allait, il fallait toujours qu'elle patiente, pendant que l'heure continuait de faire ses ravages. À son tour, elle se demandait pourquoi le serveur souriait autant. Un sourire comme celui-là ne pouvait être naturel, mais lorsqu'on lui faisait un sourire, Jonquille ne pouvait s'empêcher de le rendre.

« Excusez-moi ! Où se trouve la rue Sainte-Catherine ? » lui demanda-t-elle. Pendant qu'il lui expliquait le trajet, toujours souriant, et qu'elle écrivait ce que Barbe lui disait, Jonquille ne pouvait s'empêcher de penser à ses bas. Pourquoi les avait-elle mis ? Ils étaient tellement éclatants que des jonquilles fraîchement écloses à la lumière du soleil auraient l'air terne à leur côté.

Elle n'avait pas de temps à perdre. Il lui restait ce qui lui semblait des milliers de choses à acheter, pour la fête qu'elle donnait le soir même. Sa montre n'indiquait même pas le quart d'heure lorsqu'elle sortit.



**...du Ravissement de Lol.V.Stein**

**Justine Boulanger**

*Rencontre*

**Olivier Colard**

*Lui. I. Muable*

**Arissa Daniel-Leclerc**

*Je veux qu'il sache que je sais*

**Virginie d'Amours-Licatèse**

*La gomme*

**Chloé Leclerc-Gareau**

*La solitude d'Émilie D.*

**Jonathan Mousseau**

*Le sentiment de Xant O. Phylle*



**Justine Boulanger**

## **Rencontre**

J'invente :

Trop de gens. Maude Darlson n'a pas le temps. La file est trop longue. Elle n'accède pas aux ordinateurs. Elle marche. Une gorgée de café. Les autres boivent dans une tasse semblable. Ils marchent autour d'elle lorsqu'elle tombe. Maude Darlson se relève. Elle tourne le dos à la file d'attente. Plus longue.

Je vois :

Maude Darlson entre deux rayons. Elle cherche un livre. Elle s'assoit sur une chaise orange et dépose son sac par terre. Son manteau sur les genoux. J'entre. Elle ouvre *L'écume des jours*. J'avance vers elle. Elle me regarde. Je siffle la mélodie qu'elle m'inspire. Maude Darlson me sourit. Je ne peux pas.

Je crois :

Elle reste assise. Elle lit. Des étudiants partent. Elle les voit. Elle regarde l'heure. Maude Darlson dépose son livre et observe la file trop longue. Maude Darlson sort.

**Olivier Collard**

### **Lui. I. Muable**

L'homme se détache de l'horizon gris acier, seul. Il est assis sur ses bagages, dans la neige poussiéreuse de l'angle Berri et Sainte-Catherine. De la fenêtre du bar, je vois :

Il est emmitouflé, ne dévoilant que son visage creux et son nez aplati. Sa bouche tire sur une cigarette. Douce déformation de ses traits. Les cernes vers le bas, et les joues, vers l'intérieur.

Ce que j'imagine :

Il voit, dans toute cette fumée, les souvenirs d'une jeunesse passée. Mais ces choses semblent toujours plus tendres qu'elles ne le furent en réalité lorsque, après un certain temps, elles défilent dans une blanche lueur. L'illusion de la nostalgie.

J'observe :

Il est immobile, comme moi. Et, comme moi, il observe. Je vois tout, mais je n'entends rien. Une jeune femme passe, et lui sourit en le croisant. L'homme ne bouge pas. La rue s'anime ; vingt-cinq degrés sous zéro ne suffisent pas à arrêter les gens. Discrètement, l'homme leur tend son verre. Verre qui reste vide. Il prend une dernière bonne bouffée de sa cigarette. L'utilise pour en rallumer une autre.

Je laisse la semi-pénombre s'installer. Je sors. Les semelles de mes souliers craquent sur le béton glacial. Le dur béton de février. Je traverse la rue et m'approche doucement :

— Bonjour, monsieur.

J'entends un grognement. C'est sa façon d'être poli.

— Voudriez-vous une pastille ?

(Qu'avais-je d'autre pour lui ?)

— Non, j'ai déjà mon remède.

Avec l'aide de sa mitaine de cuir, il pointe sa cigarette, heureux. Puis fuse un rire gras, profond. Je spécule :

C'est à cause de cet homme qu'on a inventé le mot guttural.

Je veux :

Comprendre pourquoi il reste là. Figé, immuable. Je veux faire partie de lui, sourire comme lui, devant l'attente. Je reste là. Je veux le voir.

## **Virginie d'Amours-Licatèse**

### **La gomme**

J'entre dans l'autobus. Je mâche de la gomme. J'insère les pièces de monnaie dans la boîte près du chauffeur. Je suis vieux : mon équilibre est précaire. Je m'assois avec difficulté. Une jeune fille est près de moi, endormie. Ses mains semblent douces. Je la regarde. Elle ne sait pas. Je jouis de cet instant où son visage n'est vu que par moi : les autres passagers ne se rendent pas compte de sa jeunesse éblouissante. Elle ne sait rien. Je me retourne. Je continue de mâcher ma gomme. Je retire mes gants : elle ne voit pas. Mes doigts s'occupent en triturant le cuir usé. Je mâche.

Un tournant. Brusque. Je me jette sur la jeune fille, elle croit à l'accident. Mes joues se colorent et, dans l'embarras, je me ressaisis : elle pense sûrement. Je ne sais plus. Je mâche. Elle me regarde. Mon cœur bat : je mâche toujours. J'espère en silence qu'elle apercevra mon sourire. Je suis frêle. Elle est fière.

Encore, une secousse. Ma main sèche s'agrippe à la barre près de moi, je suis vieux, je n'ai plus de. Le terminus, je dois partir, la quitter. Je la regarde. Je mâche. Elle se doute bien, peut-être. Je mâche. Elle se retourne, mes jambes mortes. Je mâche. Elle me sourit. J'avale ma gomme.

**Arissa Daniel-Leclerc**

### **Je veux qu'il sache que je sais**

Je le regarde ouvrir son livre. Autour de nous, les bruits de la bibliothèque proches et lointains en même temps. Il est presque immobile, si ce n'est du tremblement de son pied gauche. Contre la vitre. Parfois, il tourne les pages. Il bouge aussi, dans ces moments-là. J'entends ses soupirs, j'en suis consciente. Je ne peux rien y faire : il ne me regarde pas.

Un moment, il pose l'ouvrage. Il bouge un peu, plus qu'avant. Il s'agite. Mon regard dévie, se pose sur ses jambes. Je vois : sa main sort d'une des poches de son pantalon. Son visage a changé. Il tient son téléphone dans sa paume. J'invente : sur l'écran, il lit : « On se voit ce soir? ». Il lève les yeux, penche la tête vers l'arrière. Il écrit : « Tu l'as laissé? ». Ses yeux fixent l'appareil. Les miens cherchent à lui faire sentir ma présence. Il tourne enfin la tête vers moi. Dans ses yeux : la culpabilité. Peut-être aussi la lassitude.

Il se lève. Sans un autre regard. Il part. Sur sa chaise, plus rien : quelques plis sur le tissu.

## **Chloé Leclerc-Gareau**

### **La solitude d'Émilie D.**

Émilie est entrée au café il y a quelques minutes. Je l'observe, elle, ses joues roses, son visage rond. Je vois :

Elle paie son café et se tourne vers les tables.

J'invente :

Elle se demande quelle table choisir. Ce n'est pas un choix facile, pas pour elle. Sa table fétiche, celle du côté de la fenêtre, est prise. Elle prend bien son temps pour sucrer son café, elle espère que la table va se libérer.

Elle retourne vers le comptoir et met du lait dans sa tasse. Elle ne se presse pas. Émilie D. revient ensuite devant les tables et se place dos à la porte. Elle lève les yeux, aperçoit sa table qui vient de se libérer. Elle s'empresse de retirer son manteau et de le déposer sur le dossier de la chaise sur laquelle elle s'assoit toujours. Elle sort ses livres et commence à travailler. La serveuse lui apporte son repas, s'excuse en la voyant faire de la place, rapidement. Émilie D. prend son assiette. Elle dit : « merci ».

Je vois :

Elle mange doucement, machinalement, le regard vague. Elle est seule, triste d'être seule. Je suis seul aussi. J'aimerais la prendre dans mes bras, attraper cette tristesse. Ses yeux vers la fenêtre, elle ne me voit pas.

**Jonathan Mousseau**

## **Le sentiment de Xant O. Phylle**

Vingt-huit ans, je suis serveur. Cela va bientôt faire quatre ans que j'habite à M.Tréal. Je travaille au Presse Café de la rue Saint-Denis.

Je crois ceci : Xant. O. Phylle est entrée parce qu'elle savait que je travaillais. Xant m'a vu, l'autre jour, et m'a suivi. Maintenant, elle ne se trouve qu'à quelques clients de distance de Barbe Old, le seul serveur à travailler en ce moment. Moi.

Je vois du coin de l'œil : Xant s'avance pendant que l'autre cliente s'en va avec son expresso. Elle me fixe. Quand je la regarde, Xant fait un saut et détourne le regard pour observer autour d'elle. L'homme que je sers veut un latté. Je lui prépare et il me donne deux dollars de pourboire.

Xant s'avance au comptoir. La distance est couverte. Je lui demande ce que je peux faire pour elle.

— Rien, dit Xant. Je me promenais dans le coin. Quel est votre numéro de téléphone ?

Je lui donne, sans protester, pendant qu'elle l'écrit sur un bout de papier. Elle me sourit. Un sourire vide, comme s'il était destiné à autre chose. Quelque chose d'inaccessible.

— Je vous ai vu, l'autre jour, dit Xant. J'ai un endroit à vous faire visiter. Sans vous, je sais que cela ne servirait à rien d'y aller. Je vous appellerai.

Elle me sourit de la même manière lointaine et s'en va.

Je pense : elle met le papier dans la poche de son manteau à carreaux, car elle ne peut évidemment pas le mettre dans ses bas. Ceux-ci sont aussi éclatants que la pigmentation jaune des feuilles. Peut-être la seule chose vivante chez elle.

## **...de *Pays sans chapeau***

**Rachel Claude**

*Une rupture*

**Thomas Chappatte**

*Scènes bibliotiques*

**Olivier Colard**

*Rire de miel*

**Virginie d'Amours-Licatèse**

*L'autobus*

**Mylène Gahery St-Gelais**

*L'attente*

**Anne-Sophie Joubert**

*Fragments de journée*

**Chloé Leclerc-Gareau**

*Février*

**Caroline L. Arseneau**

*Au café*

**Jonathan Mousseau**

*Pays sans café*



**Rachel Claude**

## **Une rupture**

**11 h 45**

J'arrive au Presse-Café. Je les observe attentivement, un homme et une femme. Ils sont assis à une table, mais ne commandent rien au serveur. La femme garde son manteau et l'homme l'imité. La femme semble tenir des propos très importants à l'homme assis devant elle. Elle veut lui faire comprendre quelque chose. J'écoute attentivement chaque mot qu'elle lui dit.

**11 h 57**

Je continue à les examiner consciencieusement. La femme parle, mais l'homme ne dit rien. Muet. De toute façon, la femme ne lui en laisse pas le temps. J'assiste à un moment crucial de leur liaison. Je n'y peux rien, je suis franchement curieuse.

**11 h 59**

La femme se lève, regarde l'homme tristement, avec attendrissement. Elle quitte le restaurant. Elle le quitte. C'est fini. C'est fini entre eux. Ça semble douloureux, pour lui. Dehors, la femme marche vite.

**12 h 05**

Je regarde l'homme : toujours assis au même endroit, il n'a pas bougé d'un poil. Soudain, il se lève. Il sort du Presse-Café, et prend la direction opposée à celle de la femme. Je suis seule dans le café. Ils sont partis.

**Thomas Chappatte**

## **Scènes bibliotiques**

LA RÉELLE

### **La table et les chaises**

J'arrive dans la bibliothèque. J'en fais le tour. Mon regard survole l'endroit. Pourquoi ces trois tables et ces douze chaises sont-elles libres, alors qu'il y a du monde presque partout ? Les tables et les chaises se ressemblent. Le même bois. Les pieds en métal. Je m'installe à une table.

### **Un tic**

Je suis assis. Mon Moleskine et mon Caran d'Ache 825 sont sortis depuis un moment. Personne ne vient aux tables en face de moi. J'attends. Mon corps s'impatiente. Comme d'habitude, je ne m'en rends pas compte immédiatement. Mes jambes ne sont plus immobiles. Elles sautillent. Mon talon droit monte, l'autre descend.

### **Les filles**

Il est onze heures, quarante et une minutes. Deux filles arrivent. Elles sont belles. La rousse me regarde et parle à son amie, la brune. Les filles prennent places.

## LA FANTASMÉE

Je prends en notes ce que ces deux filles font. La brune comme la rousse sortent leurs affaires. J'écris : étuis à crayons, cahiers, livres. Elles regardent régulièrement dans ma direction. Je souris chaque fois. Elles me rendent mes sourires. J'écris : sourires.

– Tu crois qu'il écrit des trucs sur nous? dit la rousse à son amie. Chaque fois qu'on fait quelque chose, il prend des notes.

– C'est un travail pour un de mes cours.

Les deux filles rougissent d'avoir parlé assez fort pour que je les entende. Elles se rapprochent l'une de l'autre et chuchotent des mots qui me sont inaudibles. J'écris : rapprochement, chuchotement. Elles me sourient à nouveau.

– J'espère que tu es en train de prendre ça en notes, me dit la brune en forçant mon regard sous la table.

J'écris : main, cuisses écartées, culotte orange. La rousse me lance un bout de papier froissé. Je le déplie. *Retrouve-nous ce soir, à 20 h, au Saint-Ciboire. Lisa et Antoinette.* ..

**Olivier Colard**

## **Rire de miel**

PAYS RÊVÉ

*(Cé vie chaudiè qui cuitte bon mangé)*

### **L'Escalier**

Musique de rites africains, incantations rythmées, percussions saccadées. Je mange une mangue dans ce café que l'on appelle l'Escalier. On l'appelle comme cela parce qu'il est haut d'un escalier. Je me sens exotique. Je me baigne dans les conversations éparses tout autour de moi, dans le tintement de la porcelaine. J'entends rire. Jaillissement de sincérité. Quelle douceur : un rire de miel, onctueux. J'ai repéré sa source : une jolie demoiselle à la peau crémeuse. Une joie volatile coule de sa bouche à chaque éclat.

### **L'homme sans chapeau**

Je sors dans l'hiver maudit de février, la tête encore ankylosée de rires féériques. Je ressens le mouvement fébrile de la rue, le bourdonnement des gens. Ici, il n'y a jamais assez de temps, parce que, s'il y en avait trop, les gens deviendraient fous. Un homme me fait signe de le rejoindre de l'autre côté de la rue. J'y vais. Il s'allume une autre cigarette.

— Pourquoi tu ne lui as pas demandé sa main ?

— Pardon ?

Un bref moment. L'homme aspire un bon coup.

— Sa main. Tu n'aurais pas voulu qu'elle soit à toi ?

— Je ne suis pas sûr de comprendre...

— Le rire qu'elle avait, c'est du velours, cette femme, vieux, ça aurait pu changer ta vie. Tu aurais dû essayer, au moins, tu en mourais d'envie.

— Comment avez-vous vu ça ?

Je n'avais pas remarqué le matou gris et poussiéreux couché à côté de son pied droit.

— Tu n'es pas ici depuis longtemps, n'est-ce pas? Sais-tu pourquoi j'ai toujours porté un chapeau et que je n'en porte pas à l'heure qu'il est?

Je risquai une réponse :

— Parce qu'il est tard?

— Non, simplement parce qu'on n'enterre pas les morts avec leur chapeau, ici.

Puis il se mit à rire, sans arrêt, d'un rire si désagréable que le mot *rauque* y trouva toute sa signification.

## **Virginie d'Amours-Licatèse**

### **L'autobus**

PAYS RÉEL

#### **Le chauffeur**

J'entre dans l'autobus. Je paye le chauffeur qui me regarde de ses yeux rieurs. C'est vrai que je suis vieux et que je perds l'équilibre, il se moque sûrement de moi. Dans les yeux du chauffeur, le soleil vient briller. Il plisse les paupières.

#### **La jeune fille**

Je m'assois à côté d'elle. Elle mâche de la gomme. Tout le monde mâche de la gomme dans ce pays. Je m'y mets également, sans quitter la jeune fille des yeux. Il ne faut pas se gêner.

PAYS RÊVÉ

Même les chauffeurs d'autobus expérimentés finissent par prendre des virages qui font tanguer dangereusement l'autobus ; je glisse vers la jeune fille. Je la regarde du coin de l'œil. Un tournant. Je feins de perdre l'équilibre pour mieux m'appuyer sur elle. Il commence à faire nuit, je suis vigoureux. Ses cheveux sont soyeux. Toujours, nous mâchons, nous avons cela en commun.

## **Mylène Gahery St-Gelais**

### **L'attente**

RÉELLE

#### **L'entrée**

Il est 10 h 46 selon ma montre lorsque j'entre à la bibliothèque du Cégep. Je porte mon nouveau chemisier aux motifs floraux, et la longue jupe de coton turquoise que m'a offerte ma mère avant que je quitte mon pays pour le Nouveau Monde. Tout en bousculant quelques étudiants sur mon passage, je me dirige vers les ordinateurs : aucun n'est disponible. Je ne suis pas étonnée.

#### **La langue**

Je m'installe derrière deux filles pour attendre qu'une personne libère l'un des postes informatiques. J'ai du mal à saisir le sujet de leur conversation. Elles parlent rapidement et dans une langue que je ne comprends pas. Peut-être du créole à bien y penser. J'entends clairement : « nous connin, nous pas connin ». Je ne sais pas la signification de ces mots, mais ils sont jolis. Je prends l'élastique autour de mon poignet pour attacher mes cheveux indomptables. Il est 11 h 20, la file s'allonge et personne ne quitte les ordinateurs.

#### **Le souvenir**

Je sors de mon sac un cahier de notes et un crayon Bob L'éponge. J'ai du mal à croire que j'ai encore ce crayon offert par ma meilleure amie, aujourd'hui déménagée aux États-Unis. Je dépose mon cahier sur le dessus d'une bibliothèque pour y inscrire les corrections d'un devoir. Après avoir terminé, je le range et jette un œil aux postes informatiques encore et toujours occupés.

RÉVÉE

Je tourne la tête pour voir ce que font les étudiants devant les ordinateurs. Sur les écrans, quelques travaux en cours, beaucoup de bavardage sur divers sites et, un peu plus loin, un jeu vidéo : un petit lézard vert tente d'attraper, à l'aide d'un filet, les mangues tombant des arbres. J'ai le sentiment, depuis que j'ai vu le jeune homme jouer à son jeu, que tous me fixent et que leurs regards me brûlent la peau. Je me précipite vers la sortie et, enfin dehors, je m'aperçois que j'ai oublié mon chapeau.

**Anne-Sophie Joubert**

## **Fragments de journée**

### **La pièce de monnaie**

Il y avait longtemps que je n'étais pas venue ici. J'observe ce qui se passe autour de moi. Je regarde un homme, vêtu avec classe, qui lit le journal : pantalon gris foncé, veston de même couleur et serviette noire, en cuir, à la main. Il est assis au métro Berri-UQAM, tout près d'un poste de surveillance d'où entrent et sortent fréquemment des policiers. L'homme referme son journal, le place sous son bras, regarde autour de lui et se lève. Il n'entend pas la pièce de deux dollars, tombée de sa poche, aboutir à l'endroit exact où il était assis un instant plus tôt.

### **Le mendiant**

Un mendiant en jean, portant des bottes sans lacets et un imperméable, trouve la pièce de monnaie. Il se met à chanter et à danser. Des passants l'observent un instant, se moquent de lui et continuent leur chemin. Ce n'est sans doute pas la première fois qu'on se moque de lui.

### **L'altercation**

Le clochard a alerté les agents de sécurité, qui lui demandent de bien vouloir baisser le ton. Le mendiant se met en colère et crie des insultes. Les agents le prennent par le bras. L'homme se débat, essaie de se défaire de leur emprise, il ne contrôle plus ses gestes. Il lance la pièce de deux dollars, jusqu'alors bien serrée au creux de son poing. Elle arrive dans l'étui à guitare d'un musicien installé non loin de là.

## **Chloé Leclerc-Gareau**

### **Février**

#### **Le froid**

Février est un mois si froid. J'entre au Presse Café, celui qui est près du collège. Il est rempli d'étudiants qui travaillent, la tête penchée sur leurs cahiers ou leur ordinateur portable. À l'intérieur, il fait chaud. L'odeur du café envahit mes narines et me réconforte. Un miroir. Je me regarde. Mes joues sont rosies par le froid.

#### **La serveuse**

Avec son chapeau noir et son filet, la serveuse s'affaire à tout en même temps : elle sert les clients, prend les commandes, essuie le comptoir, fait son travail. Je ne suis pas sûre de ce que je veux. Les ongles de la serveuse tapotent le côté du comptoir, elle attend. Je me décide enfin. La serveuse encaisse mon argent, prépare mon café en trois temps trois mouvements et me laisse aller. Je n'ai pas fait trois pas que le client suivant se fait servir.

#### **Les rôties**

La serveuse m'interrompt dans mes travaux pour déposer mon repas. Je le remarque immédiatement : les rôties sont calcinées. Je prends une tranche de ce pain devenu noir. L'odeur est âcre, l'apparence douteuse. La serveuse ne l'a peut-être même pas remarqué, elle continue de servir, rapide et efficace. Je croque dans le pain quand même. On ne peut pas lutter contre février.

## **Caroline Loubert Arseneau**

### **Au café**

#### **La rousse**

Je suis assise à une table minuscule d'un café Van Houtte à Montréal. Une caissière sert des clients. Je l'observe. Elle a des cheveux roux et porte de travers une casquette qui fait partie de son uniforme de travail. Elle sourit au client qui se trouve devant elle. C'était presque un rire. Elle continue d'appuyer sur les touches de sa caisse. Ce sourire.

#### **L'homme au chapeau**

Elle lui sert son café. Elle s'applique, je le vois. Tout le monde peut le voir. L'homme au chapeau répond à la jeune rousse par un sourire puis il s'éloigne. Il se cherche une table, mais n'hésite pas trop. L'homme au chapeau s'assied finalement et ne semble plus trop se préoccuper de la jeune fille rousse.

#### **Ordres**

La caissière rousse s'occupe d'autres clients. Elle ne sourit plus. Elle répète à voix haute la commande des gens qui se trouvent devant elle. Une autre employée l'entend et s'exécute à la place de la rousse. On dirait des ordres. Une classe plus subtile d'ordres.

#### **Rencontre**

La jeune fille rousse quitte la caisse pour aller nettoyer dans la salle. Elle va droit vers la table où l'homme au chapeau est assis. Son large sourire est revenu. Un sourire qui en dit long. La rousse et l'homme au chapeau ne semblent pas pressés d'interrompre cette rencontre.

**Jonathan Mousseau**

## **Pays sans café**

PAYS FACTUEL

### **Le travail**

Depuis presque dix ans, je travaille au Presse Café de la rue Saint-Denis. Je suis serveur et caissier. Lorsque ce n'est pas cette caisse enregistreuse que j'utilise, c'est mon ordinateur portable que je prends, pour écrire. Pour cela, il me faut un bruit ambiant, celui des gens. L'endroit où je travaille est donc idéal.

### **L'uniforme**

La température est froide à l'extérieur, elle glace le sang en quelques minutes. Je suis au boulot, je dois porter le même uniforme : chandail noir à manches courtes et une casquette de la même couleur. Les clients sont nombreux, mais pas trop. De toute façon, ce n'est pas la foule le problème, c'est le travail.

PAYS FICTIF

Une fille arrive au café. Elle approche, attend comme tout le monde. Tuque noire. Manteau à carreaux rouges. Sourire forcé. Bas très voyants, jaune canari. Ses bas me rappellent quelque chose, mais je ne saurais dire quoi. Peut-être mon enfance. Les chaudes journées d'été quand je marchais dans les rues de la ville. Cette poussière toujours présente, que les travailleurs municipaux n'arrivent jamais à enlever complètement.

Depuis qu'elle est entrée, il me semble que les lumières du café sont plus sombres. Les clients se sont tus. Un homme dans le coin sourit en direction d'un mur. Seuls les bas de cette jeune femme, qui doit s'appeler Canari, semblent rayonner. Ils ont volé la lumière du jour.

## PAYS SANS CAFÉ

### **Mes jambes**

Canari s'avance. Je suis figé, mes jambes paralysées. J'ai l'impression d'être ailleurs, mais au même endroit. L'air est différent.

— Salut ! me dit Canari. J'ai quelque chose à te demander !

— C'est ce que les gens ont l'habitude de faire ici, je dis.

J'espérais qu'elle m'invite à aller au cinéma, ou un truc du même genre. Jamais je n'aurais eu l'audace de le faire, de le lui demander.

— J'aimerais savoir... (Elle me montre un bout de papier et un crayon.)

Est-ce que tu sais où je peux trouver un magasin où ils vendent des bas ?

Elle inscrit mes indications sur le bout de papier.

### **Départ**

Je ne veux tout simplement pas le croire. Canari est venue ici seulement pour savoir où trouver d'autres bas qui ressemblent aux siens.

Je n'osais pas lui parler. Elle était là, à un moment précis que je ne reverrai jamais, devant ce comptoir. Son sourire, ses jambes. Cette question ? Pourquoi n'ai-je pas pu lui avouer que j'étais intéressé ?

### **Papier**

Alors que je m'apprête à essayer le comptoir, je remarque un bout de papier. Le sien. Je le regarde et constate qu'il n'y a pas les indications que je lui ai laissées. Il est écrit : « Si tu veux me revoir, je travaille au Musée des beaux-arts toute la semaine. On ferme à cinq heures. »